

gourmandise, leur débitant ces propos galants que l'imagination d'un festin rend plus flatteurs, parce qu'ils y semblent plus sincères ; en un mot, M. de Gorifa, convive accompli, bel homme, n'était jamais mieux qu'attablé pour valoir tout son prix, et traversait gaiement la vie entre le banquet de la veille et celui du lendemain.

M. de Gorifa avait inoculé sa gourmandise à tous les membres de sa famille. Les repas étaient, dans son château, les événements les plus saillants de la journée ; tout y était lentement dégusté ; chaque plat était grabelé ; la nourriture y était variée, la recette nouvelle d'une sauce ou d'un accommodage faisait époque.

La maturité des melons, le passage des bécasses, la remonte des truites, l'arrivée des grives, la saison des truffes, les primeurs de toute sorte, telles étaient les préoccupations du marquis, et ces éphémérides de la nature l'occupaient beaucoup plus que les événements contemporains et les oscillations de la politique.

Mais le marquis, grâce à sa succulente alimentation, prenait un embonpoint menaçant ; et la goutte, après avoir, comme l'épée de Damoclès, plané longtemps sur sa tête, s'abattit tout à coup à ses pieds et débuta par un accès violent. Le médecin, mandé de suite, prescrivit un régime sévère qui parut au malade mille fois pire que le mal. Il se mit en pleine révolte contre la Faculté, prétendit que la goutte était chez lui, non pas le fruit de son péché mignon, mais un héritage de son aïeul ; que la privation de biens réels pour arriver à un mieux incertain serait une folie, et continua, dans la saison où on était alors, à se nourrir exclusivement du gibier arrosé des meilleurs vins de sa cave.

Les ordonnances fameuses de Charles X ne trouvèrent pas en France une opposition plus accentuée que celle du docteur chez le marquis ; il crut même piquant d'inviter